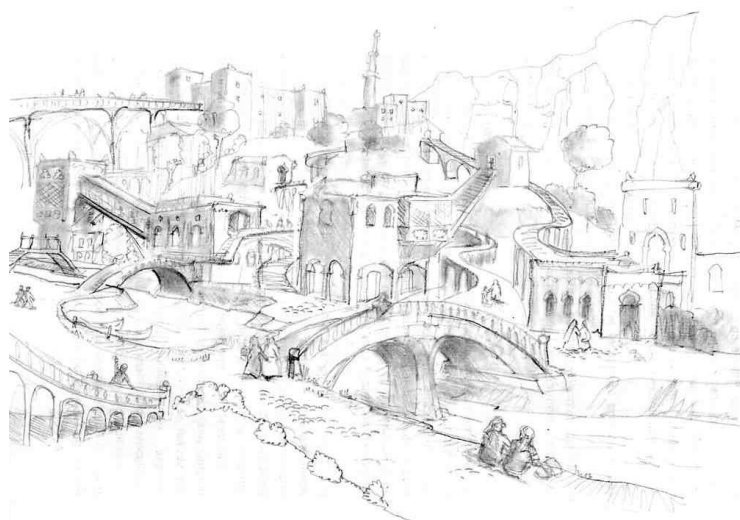


# LA VILLE DES MURS ET LA VILLE DES PONTS



Marion DUVAUCHEL  
et Le JEUNE THOMAS

*L'argument de cet apologue a été fourni par l'un de mes élèves dans le cadre d'un brevet blanc alors que j'enseignais au Qatar. J'ai trouvé si excellent le travail remis qu'avec son accord, je l'ai repris, quelque peu amendé, enrichi et cela a donné ce texte.*

*Si Thomas qui, aujourd'hui, est un homme accompli découvre un jour ce site, j'espère qu'il reconnaîtra son texte et se souviendra du professeur qui a salué ses qualités d'écriture et son inventivité.*

## IL y a bien LONGTEMPS

Il y a bien longtemps deux hommes vivaient dans une cité d'Orient lointain. Ils étaient tous deux architectes, et l'un et l'autre s'étaient spécialisés.

Le premier était un métis iranien-yéménite.

Il y a bien longtemps, la reine de Saba avait entendu parler de la renommée de Salomon et elle tint à aller vérifier par elle-même, « de visu » comme on dit en latin, si tout ce tintamarre autour de la sagesse du roi était vrai. Comme c'était une grande reine, elle n'était pas venue les mains vides, mais avec des chameaux chargés d'épices ou d'aromates et des pierres précieuses en abondance. Et la reine, qui était une femme redoutable à qui il ne fallait pas raconter des salades, mit le roi à l'épreuve par des énigmes.

Salomon répondit si merveilleusement à toutes ses questions que la reine en perdit le souffle. Alors une tradition un petit peu annexe, disons une tradition mineure, orale une tradition parallèle raconte que le roi de Jérusalem et la reine de ce royaume du Yémen d'aujourd'hui, eh bien, avaient passé beaucoup de temps ensemble, et qu'ils avaient été, disons, très proches. Et pendant ce temps, dit la tradition mineure, parallèle et orale, le roi, qui aimait aussi, raconter des histoires, avait bercé la reine noire – car la reine de Saba était une femme noire d'une grande beauté – il avait bercé la reine d'histoires de ponts.

Or, la mère de cet architecte irano-yéménite était l'arrière-petite-fille de Balchis – le prénom de la reine de Saba – et l'on transmettait de mère en fils ces histoires de villes faites de ponts qui venaient de Salomon lui-même.

Dans cette famille, on n'avait que des garçons. Ils devenaient soit architectes soit médecins. Pas du tout parce qu'on gagnait beaucoup d'argent dans ces métiers, comme aujourd'hui, mais parce qu'on pensait que c'était les métiers les plus nobles : construire des maisons et soigner les hommes.

Lui, il était devenu architecte parce qu'il voulait construire les ponts dont on avait bercé son enfance. Il aimait les ponts. Il avait la peau foncée et il était aussi beau que la reine de Saba était belle, mais là encore, selon la tradition parallèle, ou orale, ou mineure. La tradition majeure, celle de la Bible ne dit rien sur la grande beauté de la reine. Mais c'est mieux si elle est très belle.

L'autre architecte venait des déserts d'Arabie mais il était aussi issu d'une mère ouïgoure.

Les Ouïgours sont des tribus de lettrés qui vivent dans le désert de Gobi, quelque part en Asie centrale. Ce sont eux qui ont donné à la langue mongole son premier alphabet, celui qui s'écrit de haut en bas. Maintenant le mongol s'écrit en cyrillique. Pendant toute son enfance, cet architecte-là avait vécu tantôt avec son père, sous des tentes, tantôt avec sa mère, sous des yourtes dans le désert du Takla-Makan où il faisait très froid ou très chaud et où on se lavait dans des poêles à frire. Cet architecte-là avait été très malheureux sous ces tentes ouvertes à tous vents, où l'on dormait tous dans le même lit, où tout le monde partageait la même odeur de chameau et de beurre rance.

Il n'avait aimé ni les tentes bédouines, ni la yourte ouïgoure. Il avait besoin d'intimité. Il avait besoin de murs...

Alors il construisait des murs.

Les deux hommes s'étaient rencontrés un jour parce qu'ils étaient au service du même souverain. Peut-être qu'ils s'appréciaient, peut-être aussi qu'ils s'affectionnaient, peut-être se détestaient-ils, on ne sait pas. L'histoire ne le dit pas.

Ces deux architectes s'aimaient bien, mais ils discutaient beaucoup sur l'utilité des murs et sur l'utilité des ponts. Et ils n'étaient jamais d'accord. Le souverain aimait beaucoup chacun des deux hommes et il voulait les employer tous les deux, mais ils ne s'accordaient pas. Et le sultan n'aimait pas cela.

Ce roi n'avait pas la sagesse légendaire de Salomon mais il avait de l'astuce. Il était malin, et surtout, il avait compris que la question n'est pas seulement une question de philosophie spéculative mais qu'elle a des enjeux pratiques...

Un jour que les deux hommes débattaient encore de ces questions du primat du mur ou du primat du pont, en particulier pour savoir lequel était le plus utile, celui qui bâtissait des ponts ou celui qui bâtissait des murailles, le roi les mit ainsi au défi : chacun d'eux construirait une ville selon son cœur, l'une tout en murs et en clôtures, l'autre tout en ponts. On y mettrait quelques familles, deux ou trois célibataires, et l'on regarderait dans laquelle des deux on vit le mieux.

Les architectes se mirent au travail. Le petit-fils de la reine de Saba et de Darius construisit une ville tout en ponts, d'inspiration on aurait dit... japonaise.

De petits ponts en dentelle de fer ou de pierres reliaient les maisons, les parcs, les jardins, permettaient de franchir des ruisseaux et des rigoles, toute une petite Venise charmante et ruisselante où les yeux se posaient sans obstacles émergea ainsi de cette imagination fantasque bercée de contes des mille et une nuits. Une oasis d'ouvertures et de liaisons naturelles où l'on respirait du ciel et de l'eau, une ville toute en relations et en liens... Une ville qui ressemblait à un oiseau sur le point de s'envoler. Les hirondelles venaient chaque année parce qu'il y avait des lignes comme leur vol.

Le fils de l'Asie centrale et du monde bédouin, quant à lui, construisit d'abord des villas somptueuses, une dentelle de pierre qu'il entourait de murs : de beaux murs blancs, crénelés parfois, qu'on franchissait impressionnés et qui protégeaient les habitants des regards inquisiteurs des voisins. Au-delà de ces murs, des maisons princières, des sols en marbre, des huisseries de cuivre lourd sculptées comme des bijoux des steppes, des meubles chantournés, des splendeurs au baroque oriental et du faste, beaucoup de faste.

Mais personne ne pouvait voir toutes ces richesses.

Une fois que l'on eut ainsi édifié les deux villes antonymes, on y installa des gens comme il était prévu.



**La vie s'organisa. Enfin, les femmes surtout, l'organisèrent, parce que ce sont elles qui organisent la vie quotidienne et matérielle, et avant, dans un monde qui n'était pas le monde moderne, elles l'organisaient selon des habitudes ancestrales et partagées que bien sûr elles adaptaient au milieu, au climat et aux contraintes. Les femmes ont beaucoup, beaucoup d'esprit pratique. Parfois aussi un petit peu de sagesse pratique, mais pas toujours.**

Dans la ville des ponts, très vite, les gens se connurent et se rencontrèrent. Ou si vous préférez, une fois qu'un peu de temps se fut écoulé, les gens se rencontraient et se connaissaient. Et bien sûr ils se disputèrent un peu.

Ils se disputèrent même beaucoup.

Mais on se réconciliait beaucoup, devant les jardins, sur les ponts, ou même dans les maisons, qui avaient quelques murs, pas beaucoup, plus de fenêtres que de murs, mais enfin, un petit peu de murs porteurs pour faire tenir les fenêtres et les portes. Grâce aux petits ponts, les enfants allaient sans difficulté d'une maison amie à une autre maison amie. Ils jouaient aussi sur les ponts, et sous les ponts. Ils apprenaient à en construire, on vendait des manuels de construction de ponts en tous genres.

Il y avait même une *Encyclopædia Universalis* sur les ponts, avec en page de garde l'image d'un pont célèbre construit dans un pays lointain, un pays exotique, à Rome, le pont du Gard. Un pont qu'on appelait un « aqueduc ». Tout cela intéressait beaucoup les petits garçons. Les petites filles un petit peu moins. Mais les jeunes garçons rencontraient les jeunes filles sous les ponts. Et il leur arrachait des baisers... On se fiançait aussi sur et sous les ponts. Bref, le pont avait du bon !

Pour sortir de la ville, il y avait douze ponts qui portaient des noms curieux : le pont de l'Aventure, le pont du Risque, le pont de l'Improbable, le pont du Possible, le pont du Vent majeur, le pont de l'Atrax formidabilis. Celui-là avait été édifié par un architecte adjoint un peu farfelu qui avait une vocation déçue de naturaliste. Il ne pouvait pas aller observer les araignées ou les oursins, alors on avait baptisé l'un des ponts du nom d'une araignée.



Il y avait le pont aux Ânes, – parce que les muletiers passaient souvent par là pour apporter la farine ou le sel. Il y avait le pont du Hasard et de la Nécessité, le pont des Joyeux Cracheurs de feu...

C'était un système où l'on respirait sans effort apparent.

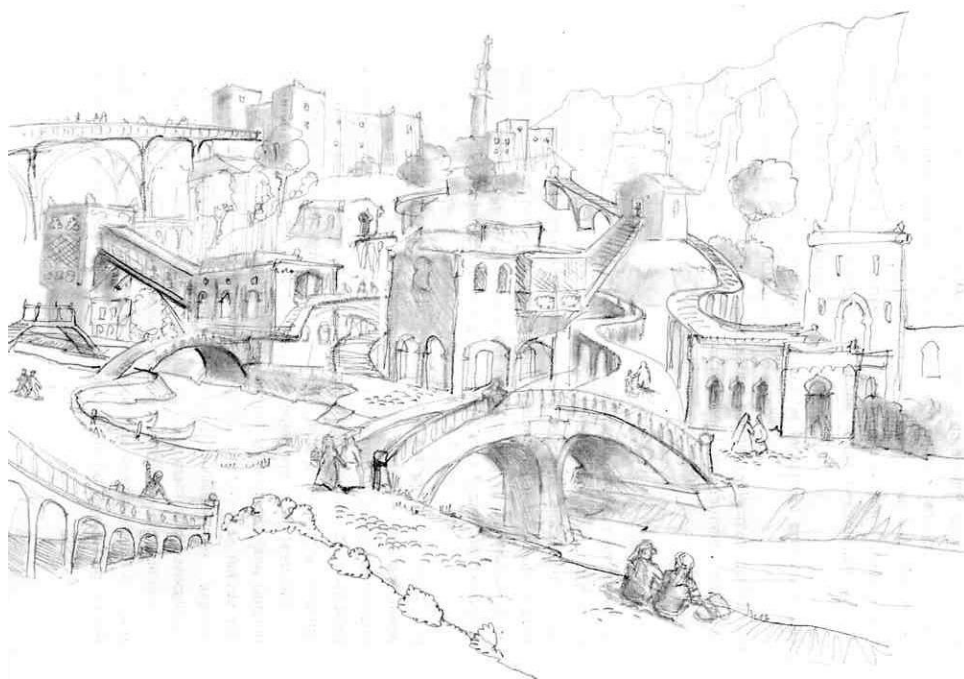


Évidemment, tout le monde savait tout de ce qui se passait dans les maisons. On avait beaucoup trop d'occasions de gloser, de raconter, de médire. On jasait, on cancanait, on colportait toutes sortes de rumeurs et de ragots. Il était plus difficile de garder une réputation sans tache dans une ville de ponts.

Mais jamais personne n'était oublié. On visitait les malades parce qu'il était facile de traverser la rivière ou le ruisseau pour se rendre chez eux, et parce qu'il était difficile d'ignorer la moindre coqueluche ou rougeole. Et quand quelqu'un mourait, eh bien il ne mourait pas seul. Et le reste, racontars divers aux bases plus ou moins improbables, se ventilait sous les jardins entre les ponts. On avait beaucoup ri de la

boulangère, qui n'avait pas de mari. On riait aussi du cordonnier qui n'avait plus de femme, mais qui avait cinq filles, qu'il faudrait bien marier un jour, et qui sentaient le pain chaud et le croissant frais, mais qui n'étaient pas bien belles, de l'aînée à la benjamine.

Lorsque le cordonnier épousa la boulangère, on les maria sur le pont aux Ânes bien sûr.



On riait sans trop de méchanceté, mais sans beaucoup de compassion non plus. Parce que les hommes sont ce qu'ils sont, pas toujours aussi méchants qu'on le croit, mais pas toujours très bons.

Dans l'autre ville, il n'y avait pas de disputes, on ne se rencontrait tout simplement jamais. Il fallait prendre rendez-vous. Comme avec le temps, les hommes deviennent paresseux si on ne les aide pas, les

habitants perdaient peu à peu l'habitude de la rencontre et toutes les habitudes qui vont avec.

C'était devenu inimaginablement difficile de se rencontrer. Cela faisait plein d'histoires, il fallait résoudre des conflits, apaiser des tensions, éviter des heurts, régler des litiges, empêcher trop de désaccords de s'exprimer. On n'en finissait pas. Il fallait aussi se mettre à chercher la vérité, on était bien obligés, même si on n'avait pas envie. Il fallait donc prendre parti ici et là, et même, et même il fallait parfois trancher. Tout cela était très fatigant et bien compliqué.

Et on n'avait pas la sagesse inspirée de Salomon.

On n'y était pas malheureux au demeurant, dans cette ville pleine de fortifications et de retranchements, mais les célibataires n'y restaient pas, car elle ne leur offrait guère d'avenir.

Où rencontrer les jolies filles ?

Il ne resta plus un jour que des familles où les enfants jouaient tout seuls.

Ils jouaient à construire des murs.

Ces choses-là se reconduisent d'une génération à l'autre jusqu'à ce que ça entre dans le matériel chromosomique et que l'on croit alors que c'est héréditaire. C'est juste que l'on a perdu la mémoire. Les maris perdaient aussi l'habitude de rencontrer leurs femmes, et il n'y avait plus beaucoup d'enfants, car même pour ces questions-là, il faut un petit peu de familiarité et d'habitudes.

Dans la ville des murs, tout n'était pas triste. Toute une petite vie charmante se développait. Les hommes étaient riches, et ils apportaient des cadeaux à leur femme, ils recevaient des amis qui venaient de loin.

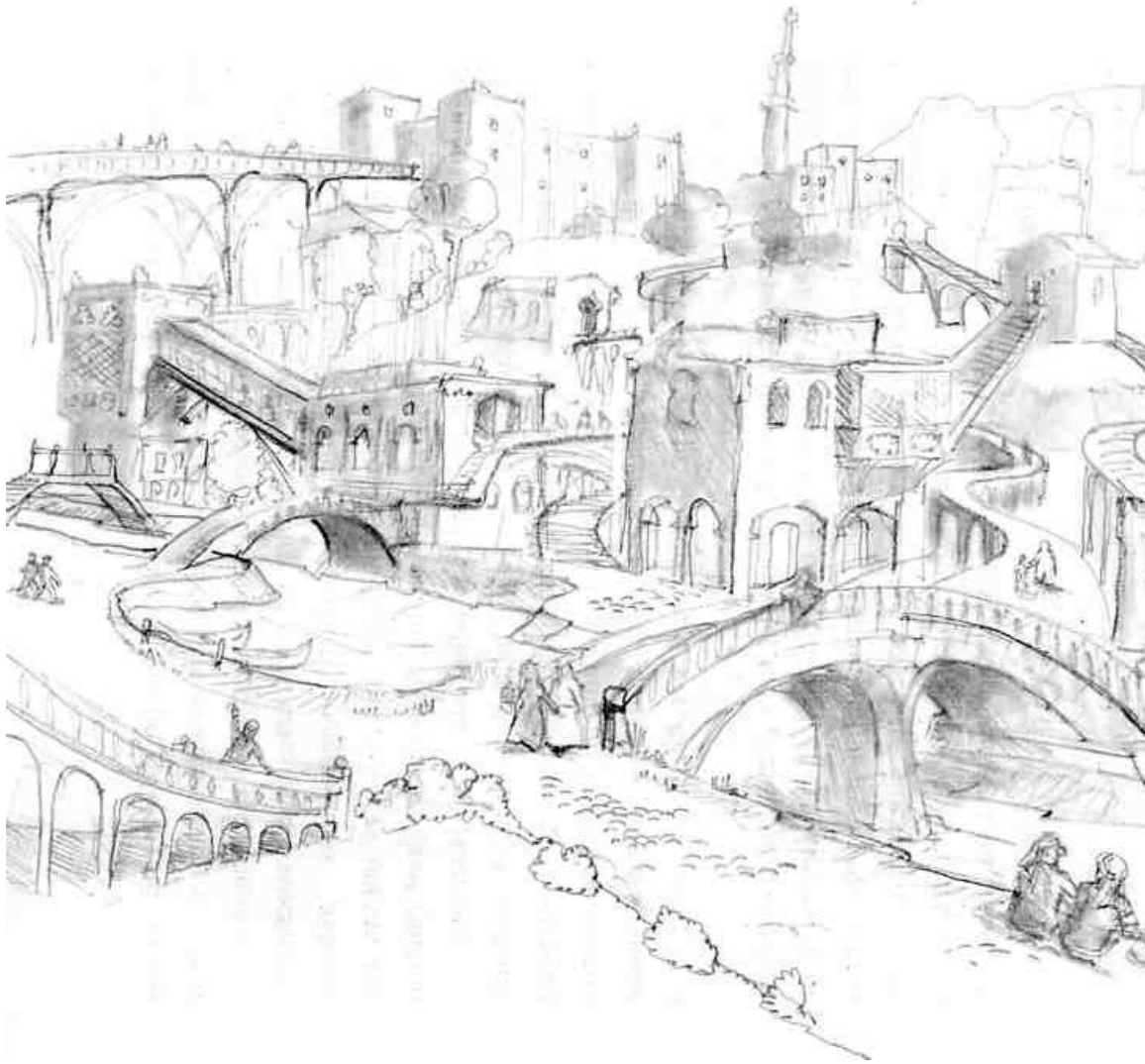
Parfois aussi on partait se promener, il y avait un très beau parc, entouré d'un solide muret. On avait fait preuve d'inventivité : il avait

été fabriqué avec des bouteilles d'eau minérale, en plastique. C'était rutilant et surréaliste. Tout un mur de bouteilles en plastique. De l'art contemporain réussi disaient les habitants en clignant de l'œil.

Mais il y avait aussi bien des zones d'ombre. Parfois, on maltraitait les serviteurs et personne ne le savait. Parfois des femmes mouraient mystérieusement.

Personne ne disait rien alors, un cercueil franchissait le mur, on mettait la femme en terre, et puis on allait s'enfermer. Nul ne savait si on pleurait la malheureuse.

Dans l'autre ville, on mourait bien sûr, mais le cercueil passait devant tous, et puis, personne n'osait faire de mal aux serviteurs, car on l'aurait su. Et on était obligés de verser quelques larmes, quoi qu'on pensât du défunt, sur les petits ponts au moins, en présence de tous. Dans son cœur, on pouvait se réjouir, mais personne d'autre ne le savait : que le Seigneur.



**Le temps avait passé. Ce ne fut pas le sultan, mais son fils qui s'en fut méditer sur chacune des deux villes. Il les visita chacune à son tour. Il entra dans les maisons, il prit le thé à la menthe et les gâteaux riches et sucrés qui vont avec, et puis il remonta dans son palanquin, et il repartit en fronçant les sourcils.**

Il réfléchit alors aux deux villes que son père avait construites en réfléchissant à leur devenir.

Quand il sortit de sa méditation, il chassa le partisan des murs qui s'exila et repartit en Arabie. Mais comme quelques années avaient passé, il avait déjà cinquante ans et douze enfants. Tous architectes, hélas. Ils se marièrent tous, parfois avec des femmes occidentales, parfois avec des orientales.

C'est pourquoi la civilisation des murs l'a emporté partout dans le monde, même au Japon, où l'on peut voir le modèle de la ville des petits ponts au musée de Tokyo, à la condition de payer un surcoût. Il fallait garder l'architecte des murs, ou le mettre en prison et le tuer.

Ainsi, la civilisation des ponts l'aurait emporté.

On peut aller consulter le manuscrit en question à la BnF, à Paris, salle des manuscrits orientaux, il est enregistré sous le numéro 12K28, pages 86 à 107, entre un conte afghan et un conte tchouktche. L'auteur est un certain Bragdachatian, qui le tenait lui-même de son maître arménien. Les enluminures sont superbes.

Les noms des architectes n'apparaissent jamais.

C'est la discrétion orientale.

On sait par une tradition annexe, orale et parallèle, que le fils cadet de l'architecte a épousé une Bédouine du Qatar. Là-bas, on ne trouve que des murs. Toutes les villas sont clôturées, et là où il n'y a pas de villas princières, il y a des immeubles, ou des hôtels.

Mais il y a une autre tradition...

Cette tradition-là dit que c'est la ville aux petits ponts qui s'est développée. Parce qu'on décida finalement que tout compte fait, tous ces ponts étaient une aubaine. Alors on se mit à bâtir de petites guérites, on mit des hommes en uniforme rouge et vert.

La tradition parallèle dit qu'on instaura alors sur chaque pont un droit de péage que les hommes aux couleurs de Delacroix ou de Van Gogh étaient chargés de percevoir. La vie devint affreuse. On ne pouvait plus se déplacer sans se ruiner.

Alors on cessa d'utiliser les ponts sauf pour des motifs majeurs. Ils se dégradèrent, ainsi que les jardins qui devinrent de petites jungles miniatures. Les habitants virent leur ville tomber en ruine, il y eut une révolte, on massacra les collecteurs de taxes, et on les massacra d'autant plus aisément qu'en rouge et vert, ils étaient bien visibles.

On chassa les dirigeants, c'est-à-dire tous ceux qu'on n'avait pas pu lyncher après les avoir enduits de glu et de plumes de hérons, surtout parce qu'ils n'étaient pas en rouge et vert, et qu'on ne pouvait pas toujours les reconnaître.

Mais l'idée était là, et elle revint tous les vingt ou trente ans. Il n'y eut plus que quelques périodes de paix bienheureuse entre de longues périodes de taxations. Il fallut toujours lutter, chasser les dirigeants, mais le pli était pris, on remettait toujours des hommes dans les guérites. Seules les couleurs changeaient. Et leur salaire. Il était difficile de recruter pour cette fonction, alors on les payait cher.

C'est quelque chose qui ne risquait pas de se produire dans la ville des murs.

À quoi bon construire des modèles parfaits pour les hommes, n'est-ce pas ? Puisqu'ils ne le sont pas.